

Une semaine, un livre

N°460, 15 mai 2022

Hector Mathis

K.O.

Éditions Buchet Chastel 2018, *libretto* 2020

121 pages

Un jeune homme en rupture avec la société se réfugie dans une cabane où vit un vieux clochard. Il est passionné par l'écriture, mais son instabilité le pousse toujours à repartir, à fuir.

K.O. raconte l'histoire d'un jeune qui se cherche, une errance urbaine, entre bars et planques, entre alcools et galères. C'est le portrait d'une génération de jeunes perdus et ballottés, qui croient à l'amour et aux rencontres tout en étant en perpétuelle crise. Peu de faits marquants dans cette histoire, deux ou trois qui relancent le fil de la narration. Peu de violence, si ce n'est intérieure. Un portrait dynamique et sans morale, si ce n'est que l'espoir est toujours là, que chacun peut et doit choisir sa voie, et que l'écriture est un guide.

Écrit à la première personne du singulier, *K.O.* paraît être assez autobiographique. Ce roman s'inspire manifestement de la vie de l'auteur, en particulier en ce qui concerne la maladie qui revêt une place importante dans le récit et qui est, d'après la biographie publiée par l'éditeur, le déclencheur qui a poussé Hector Mathis à écrire.

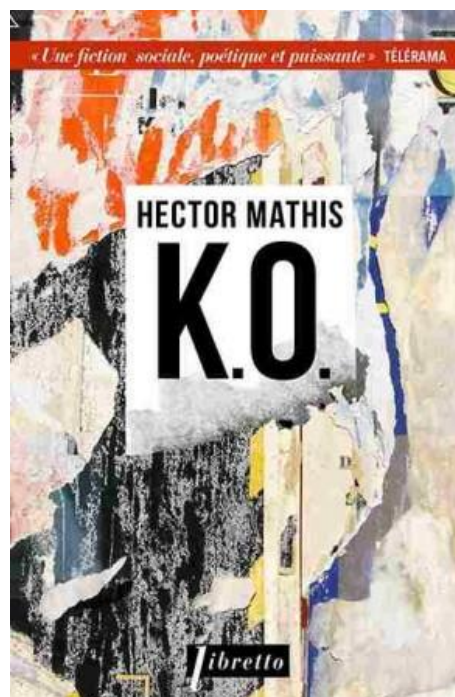
Hector Mathis écrit dans un style très vif. Un style proche de l'oral et qui, souvent, ne s'encombre pas des règles strictes de la grammaire française. Comme dans *Nino dans la nuit* de Capucine & Simon Johannin (*une semaine, un livre* n°340), *K.O.* revêt une forme poétique et vivante, Hector Mathis possède un style qui permet de voir les sentiments à vif, comme en direct. On imagine bien l'auteur écrire sur un coin de table ou à la lueur d'une bougie dans une cabane.

K.O. appartient à cette littérature contemporaine, très ancrée dans le vécu, dans les expériences de la vie. Une écriture qui se cherche comme le font les personnages qui peuplent ce récit. Une sorte d'écriture errante, qui se déroule sans vraiment savoir, apparemment, où elle va.

K.O. est un premier roman très personnel autant sur la forme que sur le fond. Déroutant, agaçant même, mais entier et développant son charme brut au fur et à mesure des pages. Un livre à lire dans un esprit de découverte.

....

Hector Mathis est né en 1993 à Paris et a grandi en banlieue parisienne. Après avoir passé son bac, il commence à écrire des chansons et à l'occasion d'une maladie, un premier roman qui est publié alors qu'il a 25 ans. Il a écrit trois romans, tous publiés chez Buchet Chastel.



Une semaine, un livre

Extrait :

C'est là que j'ai compris ce que je m'en allais chercher. Dans tout ce dégueulasse et cette beauté y avait de la matière à mettre en gamme. Je la tenais ma raison d'être au milieu. J'allais droit vers la littérature, depuis le départ, et Capu à mes côtés. Je traquais mon roman, ma musique, partout, à travers les routes, dans la grisâtre, seul, avec Bengi, sans lui. J'en avais trop. Fallait que j'écrive ! Que je m'y risque ! À jouer un air désagréable pour l'époque. À enfoncer la vingtaine ! À retenter l'enfance, cette infidèle. Ce corbillard d'imaginaire ! Fallait bien de la discipline pour préparer l'encéphale à fabriquer de la chair d'inconnu, des châteaux de boue, des viandes de chimères. Pendant que les honnêtes s'engluaient dans l'inquiétude. Se précipitant dans la sauvegarde de leur santé. Se la transmettant à grands coups d'anxiété en ce récitant l'alphabet des vitamines. Pour garder la forme. Bourrés de cachetons comme une boîte à dragées. Un roman c'est un ballet, la musique emporte tout et la musique c'est les mots ! On y croise des visages et des silhouettes. Les personnages dansent une chorégraphie qu'ils pensent être la leur, mais en vérité il n'y a que la musique, tout le reste est en fonction, rien n'existe en dehors d'elle. Ils obéissent, voilà tout ! Pour faire résonner la mélodie j'avais des tonnes de mots à faire valser, chuter dans les variations, escalader les clés, les triolets, en percutant les accords jusqu'à la dissonance. Comme le jazz. Tout pareil ! Je ne m'en remettais pas de comprendre tout maintenant. J'avais le sentiment que ça ne s'arrêtait plus, que le monde était à ma portée, entièrement, déchiffré, crocheté, musical à tout point de vue ! La littérature me jetait son âme dans les feuilles mortes. Alors je me suis servi.

On a pas mal hésité sur la destination avec la même. Londres ? Bruxelles ? Amsterdam ? Ce qui était sûr c'est qu'on partait pour le Nord. Loin des attaques, des gros titres, de la mère Flochat, de la bourgeoisie, des croque-poussière, de la capitale et de la grisâtre. J'allais chercher mon roman.